

LA MOUETTE

Jean de Bonnesse venait d'être reçu à l'Ecole Navale, et pour le récompenser autant que pour le présenter à la mer, la Grande Bleue, la dame qu'il allait désormais aimer et servir, son père l'avait conduit passer les vacances à Biarritz. Là, le jeune homme n'eut qu'un regard distrait pour le lumineux panorama qui s'offrait à sa vue, et il jeta un regard indifférent sur les radieuses Pyrénées qui, au loin, mariaient au ciel d'azur, les couleurs changeantes de leurs cimes neigeuses. Mais Jean ne pouvait se lasser de contempler au coucher du soleil, au delà de la Roche-Percée, cette immensité mystérieuse où son regard se perdait, et il aimait à suivre et à voir disparaître à l'horizon vaporeux la silhouette mourante des navires qui, toutes voiles dehors, voguaient vers l'inconnu.

Peu de jours après son arrivée, Jean obtint que son père lui achetât une barque, une vraie barque de pêche, sur laquelle, en compagnie de Joseph Garray, un marin de confiance, il ferait connaissance avec les avirons, la barre, les voiles, les ris, le vent arrière, le vent debout, les bordées et peut-être aussi le mal de mer, mais de ce détail il n'avait cure.

Un beau matin, la barque, sortant du chantier toute neuve, avec ses vierges peintures, avec sa voile immaculée, avec sa voile ignorant encore les embruns, les grains et les orages, avait été portée au Port-Vieux. Sur la poupe brillait en lettres d'or le nom de la *Mouette*, que Jean lui avait donné ; son mât et ses agrès étaient enguirlandés de fleurs, et un prêtre, en blanc surplis, le goupillon à la main, bénissait avec de saintes prières le frêle esquif qui, bientôt livré aux caprices des flots, aurait, sans doute comme tant d'autres, à braver la tempête et les récifs.

La cérémonie terminée, Jean de Bonnesse jeta généreusement des poignées de dragées et de pralines aux enfants que le baptême de la barque avait attirés, et pour lui, ce fut un amusement de voir les courses, les luttes, les bousculades, les chutes comiques de toute cette bruyante jeunesse, peu habituée à de pareilles averses.

Comme Jean allait se retirer, il aperçut, assis à l'écart sur un rocher, un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui regardait cette petite fête sans y prendre part.

— Tiens ! il paraît que tu n'aimes pas les dragées, toi ! lui dit Benesse en riant.

— C'est que je n'ai pas le cœur à la joie, moi ! répondit l'enfant en essuyant du revers de sa manche une larme qui montait à ses yeux.

— Tu as des chagrins ? demanda le jeune Benesse avec intérêt. Des parents malades, peut-être ?

— Oui ! Il y a cela d'abord...

— Cela d'abord ! et puis la misère ! s'écria un pêcheur qui, couché sur le sable, se leva et s'approcha.

— C'est votre fils ? demanda Jean.

— Oui, répondit l'homme, c'est mon aîné, Pierre Pardiac, et c'est, je puis le dire, un brave garçon qui déjà se tenait à la mer comme un vieux marsouin. Mais Dieu sait aujourd'hui quand j'y retournerai avec lui, à la mer !

— Pourquoi cela ?

— Voilà comme qui dirait un mois que, vers le travers de Guéthary, nous avons été surpris par un gros temps, ma péniche s'est crevée sur les rochers et nous avons eu toutes les peines du monde à sauver notre peau. Mais, nom d'un sort ! j'aurais aussi bien fait d'y rester ! Je ne verrais plus ma femme qui tousse à cracher ses poumons, et les trois autres petits qui crient après du pain, sans compter que l'Etat va bientôt me prendre celui-ci !... Ah ! si j'avais seulement une barque comme la vôtre !...

— Allons, mon brave, il ne faut pas vous décourager : la Providence viendra sans doute à votre secours, répondit Jean en glissant une pièce de cinq francs dans la main du malheureux.

Et le futur élève du "Borda" s'éloigna, tandis que le père Pardiac répétait d'une voix plaintive : "Si seulement j'avais une barque ! Si seulement j'avais une barque !"

Le lendemain, Jean, pour ses débuts, devait avec Joseph Garray, aller faire une pointe sur les côtes de l'Espagne, vers Saint-Sébastien. Au soleil levé, il gagnait le Port-Vieux où la *Mouette*, fière de sentir, pour la première fois, la caresse des vagues, se balançait coquettement sous la brise matinale, lorsqu'il rencontra le malheureux pêcheur de la veille qui, un long crochet à la main, s'en allait tristement vers les rochers du Phare, à la chasse aux crabes, dernière ressource que la mer réserve aux misérables.

Pardiac jeta vers Jean ses yeux découragés, et le jeune homme entendit qui répétait en s'éloignant : "Si pourtant j'avais une barque !"

Cette phrase, avec son accent lamentable, poursuivit Jean pendant toute sa promenade ; et cette première excursion, qu'il s'était promise si

joyeuse et si gaie, fut assombrie par cette obsédante pensée : la *Mouette*, qui ne servait qu'à son plaisir, sauverait de la misère et du désespoir toute une famille de pauvres gens !

Le soir, malgré lui, il y songeait encore, et la nuit dans un pénible cauchemar, il revit l'infortuné Pardiac et entendit sa voix désolée clamant après une barque.

A son réveil, une grande compassion mêlée d'une sorte de remords s'empara de lui, et il résolut d'aller au moins porter quelques secours à cette misère que Dieu avait jeté sur son chemin.

Quand il pénétra dans la cabane des Pardiac, le père était là ; et aussi la mère pâle, amaigrie, enfiévrée, et aussi Pierre et trois autres petits ; et ce pauvre monde, triste et silencieux, assis sur de grossiers escabeaux, mangeait, avec du pain noir, les quelques crabes ramassés la veille.

Une violente quinte de toux secoua la femme dès qu'elle voulut parler, et un peu de sang vint marbrer ses lèvres décolorées. Jean, à la vue de cette détresse, sentit son cœur se serrer ; il chercha à dire quelques paroles de consolation et d'espérance, mais il balbutiait presque et les mots étaient rebelles à sa pensée pendant qu'il jetait autour de lui un regard étrange, hésitant, car une grande lutte se livrait en lui.

Tout d'un coup il prit courageusement son parti, et d'une voix ferme : "Père Pardiac, dit-il, je vous donne ma barque !"

— Vous dites, monsieur ? demanda le pêcheur qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— Je vous dis que je vous donne ma barque la *Mouette*, pour aller à la pêche. Je vous demande seulement de me prendre à bord deux ou trois fois par semaine, pour m'apprendre, comme à votre garçon, à me bien tenir à la mer.

— C'est bien vrai, monsieur, et vous ne vous gaussez pas de nous ? fit le jeune Pardiac avec une attitude presque menaçante ?

— Eh ! parbleu, camarade ! est-ce que tu me trouves la figure de quelqu'un qui s'amuse à se moquer des braves gens ? s'écria Benesse. Ce que j'ai dit est dit ! et, à partir de demain, je suis comme toi, mousse du père Pardiac."

Le vieux marin, debout, la gorge sèche, tourmentait son chapeau de ses doigts caeux et ne trouvait pas un mot à dire ; la femme, à genoux, embrassait les mains de Jean en répétant : "Oh ! mon bon monsieur ! Oh ! mon bon monsieur ! je prierai pour vous tous les jours de ma pauvre vie !" tandis que Pierre, jetant en l'air son béret, s'écriait : "Que les crabes me mangent jusqu'aux talons, si je ne vous apporte pas les plus beaux bars et les plus belles dorades de toute la côte !" Quand aux petits, devant l'allégresse des parents, ils riaient sans comprendre.

Jean quitta la cabane des Pardiac le cœur plein d'une telle joie, de la joie de ces pauvres gens, qu'il en oublia l'amertume du sacrifice qu'il venait de faire en leur donnant sa barque, sa jolie *Mouette* blanche.

Deux jours après, à la nuit tombante, il abordait au Port-Vieux avec Pardiac et son fils dans la barque où frétilaient les roses dorées et les bars argentés, et le vieux pêcheur lui dit : "Oh ! monsieur Jean, après avoir mis de côté pour vous le meilleur et le plus beau, il nous en restera bien encore pour trente francs, et je vais pouvoir acheter du bouillon pour la femme et du lait pour les petits !" Et Jean écoutait, heureux et fier de son œuvre. Il trouva même que la *Mouette*, imprégnée d'une forte odeur de poisson, avec ses peintures éraillées par la manœuvre des chaluts, ses bordages souillés par le résidu des filets, avait, pour un véritable marin, un aspect plus s'ayant et plus glorieux que, lorsque, inutile et vain, elle se pavait dans le Port-Vieux, avec sa voile sans tache et ses peintures immaculées.

Six semaines après, Jean de Bonnesse quittait Biarritz pour s'acheminer vers le Borda, et s'il emportait dans son cœur l'inestimable jouissance d'avoir fait des heureux, il laissait dans l'âme de ceux qu'il avait sauvés de la misère une reconnaissance touchante et attendrie.

Depuis le matin, les compagnies de débarquement des deux canonnières la *Sirène* et la *Salamandre* luttent avec acharnement contre les Pavillons Noirs embusqués dans le Tien Si. Masqué par d'épaisses murailles, caché dans les rizières, abrité par des abatis d'arbres, l'ennemi, sous une fusillade sans répit, foudroie les rangs de nos braves marins ; et malgré les efforts des nôtres, c'est à peine si quelques-uns des plus intrépides parviennent jusqu'au pied des retranchements qu'ils ne peuvent franchir.

Parfois, enhardis par leur forte position et notre petit nombre, les Chinois, en épaisses avalanches, s'élançant de leur fort, se hasardent hors



Le pauvre soldat s'évanouit. (P. 26, col. 1.)